

RALLYE HARDI BEAGLES

« Toute chose t'appartient que tu peux amasser dans ta mémoire et conserver dans ton cœur et cette richesse-là, rien ni personne ne pourra jamais te l'arracher. » H. VINCENOT.



La photo de famille.

Photo équipage.

De gauche à droite debout: Philippe VERRO, Claire de CAUMONT LA FORCE, Etienne VALLERY-RADOT, Nicolas de BAILLIENCOURT, Patrick VERRO, Emmanuel d'ANTER-ROCHES, Jean SOLANET, Président de l'Equipe, Jean de MIERRY, Béatrice VERRO.

De gauche à droite accroupi: Hervé TREMBLOT de LA CROIX, Béatrice BERTHIER, Robert DEVAU, Marie VALLERY-RADOT, Olivier SOLANET, Brigitte MEUNIER.



La curée. Photo équipage.

Né dans une famille bourgeoise et citadine, je n'étais nullement préparé à une activité cynégétique, mon entourage familial ignorant les choses de la chasse. Par contre, j'ai passé toute ma première enfance, de ma naissance en 1938 à la fin de la guerre, dans une propriété entourée d'un grand parc, et j'ai découvert de mes yeux d'enfant tous les éléments essentiels de la vie : le soleil, le vent, la pluie, les animaux. Inconsciemment j'ai appris à mon insu l'essentiel : regarder, écouter, ressentir. Puis j'ai intégré la capitale pour y poursuivre des études et suis resté dans un univers citadin jusqu'à 23 ans. Mais ce parfum rural avait sans doute pénétré en moi, et je l'ai retrouvé intact, une caméra à la main, dans la forêt d'Ermenonville. Cette exigence de la nature venait, quelque 20 ans après, comme un rappel de cette enfance. Ma démarche était contemplative ; je voulais témoigner et alerter de la difficile juxtaposition de deux mondes voisins, la ville et la forêt. L'idée du film voulait montrer une nécessaire volonté de protection d'une faune et d'une flore submergées par les débordements de tous ordres que nous connaissons.

Les toutes premières confrontations que j'ai eues avec la chasse à courre du cerf à ce moment, déclenchèrent d'abord une réaction de surprise devant un tel anachronisme, puis d'indignation, car il faut dire qu'à une époque où le public raisonne essentiellement en termes affectifs, le spectacle d'un animal poursuivi par une meute et une cohorte de cavaliers chamarrés ne peuvent qu'écorcher des sensibilités vulnérables. Je me posais les mêmes questions instinctives que l'on se pose et se posera toujours ; pourquoi un tel déploiement de forces pour prendre un animal pacifique ? Pourquoi cette inégalité du combat ? Pourquoi enfin cette notion avouée de plaisir alors qu'au bout, il y a ce grand tunnel de la mort ?

Plus j'observais, plus les moyens de défense du cerf me paraissaient dérisoires, et plus les trahisons de tous les passifs m'indignaient. Le sentiment que j'avais vis-à-vis de l'animal était un sentiment d'affection et d'admiration forcément accompagné d'une notion de protection et d'idéalisme. Idéalisme ne veut pas dire pour autant

mièvrerie, c'est plutôt la primauté de l'esprit sur la matière et la mise en avant des facultés imaginatives. Ces réactions hostiles, je les aies assumées et exprimées, fortement parfois, au Maître d'Equipe de l'époque, M. Jean de Roüalle. Cette souffrance de l'animal, j'y pense toujours beaucoup car je sais que dans le monde animal, il existe une vie affective avec une expression des sentiments ; je sais qu'il y a une manifestation de la joie, de la souffrance, de l'amour, et qu'il y a une perception de la mort, qui peut aller jusqu'à la notion de destruction ou de disparition dans ou par autrui.

La chasse à courre est, à cause de cela, un acte tragique et c'est pour cette raison qu'elle peut confiner au sublime ou sombrer dans l'abomination.

L'essentiel du conflit m'est apparu lorsque j'ai pris conscience peu à peu que la confrontation fondamentale et la seule intéressante, était le rapport de deux forces ; les deux seules que je retiens encore, animal-chiens. Cet aspect du conflit mélangeant à la fois la contemplation et l'action devait m'ouvrir subitement toute grande les portes de la chasse à courre. Pour cela, deux interlocuteurs chaleureux, passionnés allaient accepter mes critiques, répondre à mes questions, satisfaire ma curiosité : M. Yves de Roüalle et plus tard mon ami Jean Bocquillon. Tous les deux, différents mais complémentaires, allaient peu à peu révéler en moi la tache sur le papier blanc ; l'amour de la chasse. Leurs oreilles attentives eurent à subir mes assauts d'agressivité ou d'ignorance ; leur goût du dialogue, leur sens de l'humain, la force de leur conviction, leur besoin d'effort, ou la capacité de reconnaître leur erreur, tout cela a contribué à être pour moi le sésame de leur art.

Les visites au chenil et à la chasse se sont multipliées, ils savaient me montrer ce que tout veneur devrait savoir montrer et expliquer ; l'élevage des chiens, la vie des animaux dans la forêt. Aucun raisonnement contradictoire ne peut résister à l'imbrication de ces trois

éléments : chiens, animal et milieu naturel, soudés par une égale considération.

Peu à peu, l'amitié s'établissant, je saisisais le sens de la vénerie. Je continuais de réaliser mon film mais avec une ouverture nouvelle, une façon différente de regarder la nature. Pour mettre de l'ordre dans mes idées, j'éprouvais le besoin d'établir un dossier sur la chasse à courre dans la revue « Connaissance de la Campagne ». Ce qui me choquait encore beaucoup à la chasse, c'était l'incompétence notoire des participants, ignorants tout ou du moins l'essentiel et perturbant souvent le naturel du conflit.

Cette définition d'André Malraux de l'intelligence devrait être le signe distinctif de tout veneur de qualité : « Destruction de la comédie, exactitude du jugement et sens de l'hypothétique. »

De nature sportive, et me souvenant avoir participé aux championnats de France de course, j'ai eu envie non pas de prendre un cheval mais mes jambes et d'essayer de pénétrer mieux encore dans le combat, en suivant les chiens. La contagion commençait.

Au début, souvent distancé ou perdu, mon seul désir était de voir l'animal échapper et d'entendre au loin sonner la « Rosalie », mais paradoxalement j'éprouvais le désir de voir les chiens travailler, de les entendre continuer à chasser. Dans l'action, les mécanismes cérébraux s'estompent, le combattant a besoin d'énergie sur le terrain, il réfléchit avant ou après, rarement pendant. La lutte me prenait entièrement, l'engagement du chien me séduisait de plus en plus, j'avais à la fois envie de l'admirer, de l'aider et je l'aimais déjà.

Le pas, le dernier, celui qui fait avancer un peu trop loin était fait ; une idée folle a dès lors très vite germée dans mon esprit : « Pourquoi pas moi... ? !... Très vite aussi, la réalité m'a renvoyé « dans les cordes ». J'étais directeur de production dans le cinéma. J'habitais en partie Paris et je n'avais ni territoire, ni chiens.

C'est encore Jean Bocquillon qui a été le catalyseur de cette envie irréalisable : « Il y a un animal qui se chasse très bien à courre, mais qui est des plus difficiles, c'est le lièvre... » Je nous revoie encore dans son chenil admirant ses grands chiens d'ordre blancs et noirs élégants et distingués.



La prise. Photo équipage.

Je ne connaissais le lièvre, il y a quinze ans, qu'à travers les petits dessins dans les albums du « Père Castor » ou, plus récemment à travers l'optique d'une caméra au passage d'un labour ou au saut d'une allée de forêt. Notre discussion aboutit au choix des Beagles à cause de leur petite taille, de leur entretien peu onéreux, de leur santé légendaire et des origines particulièrement suivies des équipages universitaires.

Une lettre de recommandation dans la poche, je traversais la Manche pour rencontrer quelques très dignes « Masters-Anglais » qui fort aimablement me confièrent

« 6 vieilles réformes » entre 7 et 9 ans et c'est à eux que je dois et je devrais toujours mes premiers beaux jours de vénerie.



Réembarquement pour le chenil. Photo équipage.

Imaginez la sortie du chenil, qui ressemblait du reste plus à un poulailler, les six vieux beagles bien en meute, une dizaine de jeunes gens habillés comme des gravures de mode se prenant tous pour des veneurs confirmés, et moi doutant malgré tout, que je puisse mener et entendre crier cette meute embryonnaire. Mais des lièvres français pour des chiens anglais, c'était inespéré... et pour la première fois, invités par M. Jean Varenne dans le beau territoire de Bellinglise, nos six petits beagles partirent sur un gros lièvre, et dans notre imagination, l'écho nous renvoyait les fabuleux récris d'une meute de quarante gorges profondes et sonores.

Ces premières chasses à pied, les dimanches d'hiver, devinrent un pôle attractif sur la jeunesse parisienne. Je serais tenté de dire qu'à cette époque les équipages de lièvre n'étaient pas nombreux et procuraient une certaine curiosité, d'autant que les journées se terminaient par de sympathiques dîners. Mais bientôt, la pluie, le froid, les casquettes anglaises et les « Weston » trempées allaient dissuader beaucoup d'amateurs trop délicats : ceux qui restaient progressaient, moi aussi du reste. Les vieux chiens avaient procréé et nous formions à notre main cette nouvelle jeunesse canine. Les lièvres après nous avoir salué aimablement au bout d'un quart d'heure de chasse se faisaient maintenir plus longtemps. Et un jour de mars, dans la Nièvre chez M. Yves de Roualle après avoir lancé un bon lièvre dans une pâture au bord d'un étang et après l'avoir maintenu quarante-cinq minutes bon train, notre capucin, par le trou du grillage d'un parc où étaient élevés des cerfs et des



Rentrée au chenil. Photo équipage.

biches, se coule et disparaît, arrivant avec quelque retard nous voyons à notre grand effroi, l'animal se faire chasser toujours aussi sûrement dans les pieds des grands animaux qui, quelque peu surpris, regardent passer les chiens qui restent indifférents à leur présence. A une croisée de chemin, silence ! Les chiens tombent en défaut après avoir fait retours et devants sans succès ; je m'assois déçu et dépité sur une souche de chêne et méditant sur ce nouvel échec, quelle n'est pas ma surprise de voir jaillir entre mes pieds notre lièvre crotté qui se lance au galop devant les chiens qui chargent et le prennent quelques instants plus tard. Mais après l'euphorie de cette première prise en mars 1971, les vraies difficultés commencèrent ; recherche de territoires valables, organisation personnelle, élevage, sélection et puis surtout absence de réussite suivie, d'où désintérêt progressif des uns et des autres. Tout cela impliquait une grande disponibilité, un temps considérable passé au chenil pour élever, connaître, aimer les chiens, pour établir les liens de confiance indispensables entre l'orchestre et le chef. Problèmes de temps souvent bien incompatibles avec des activités professionnelles. A cela s'ajoutaient des notions de structure interne : pour exister légalement, il fallait se monter en Association. Tout s'est posé d'un coup au petit noyau qui restait. Il fallait qu'il soit solide ce noyau, car quelques dix années plus tard, il existe toujours. Je voudrais au passage remercier avec émotion ces parents et amis des premières difficultés, leur dire que c'est grâce à eux, à leur soutien, à leur efficacité, à leur constance que nous existons. Efficacité, constance, organisation, courage, amour, dévouement autant de qualités propres à mon épouse Béatrice qui souvent porte à elle seule, non seulement le poids total d'une poubelle de viande, mais

aussi celui de tout l'équipage, y compris l'entretien du chenil.

Je voudrais insister sur cette notion essentielle de l'amitié dans un équipage qui est ou devrait être un groupe uni, partageant la difficulté, la souffrance, l'échec ou le plaisir de la réussite ; cela pourrait être la définition de l'amitié, mais cette amitié n'existe pas entre les hommes qui n'ont pas le sens et le goût réel de l'effort : **Sans effort il ne peut y avoir ni continuité, ni réussite, ni respect des autres ni même de soi.**

« Croyez-moi, jugez toujours avantageusement un homme qui aime son cheval et son chien », a dit Balzac et j'ajouterais : « Et qui le prouve ».

Tous les deux ou trois ans, s'imposait la nécessité de faire le point, cela veut plutôt dire dans mon esprit, que j'éprouvais le besoin de me situer vis-à-vis de la nature et de la chasse, par rapport à ce que j'avais été, à ce que j'étais et à ce que je voulais être. C'est à cette époque que ma conviction s'est affirmée : la chasse à courre quelque soit l'animal chassé ne peut être admise par le public que dans le seul cas où le rapport des forces n'étant pas faussé, l'animal n'est pas trahi et peut garder dans son milieu naturel sa liberté de choix. Sa prise ne doit être due qu'au courage, à la ténacité, aux efforts des chiens et de ceux qui les mènent. Cette attitude générale n'est du reste, et je le répète, que la manifestation du respect de ses chiens, respect de l'animal, de sa vie, respect de soi-même. C'est vrai qu'il ne faut pas brader la vie et il faut dire qu'un veneur qui affirme « j'aime l'animal que je chasse... » attire systématiquement cette réplique, « ... Vous l'aimez pour le tuer ». Cette notion particulièrement ambiguë, débouche sur une évidente

contradiction entre l'amour et la mort. Cette contradiction ne peut au sens philosophique avoir de justification. Mais un veneur peut se laver du poids de cette finalité uniquement par sa droiture, son propre engagement et par la difficulté du combat; qu'il ne fasse pas de cette victime un martyr car il serait vite rejeté au rang des médiocres ou des bourreaux. Phrase guerrière, vieil adage par trop oublié: «A vaincre sans péril on triomphe sans gloire».

Un veneur après le combat, je parle d'un homme doué d'un potentiel affectif ou d'une sensibilité moyenne, devrait éprouver à un moment quelconque un sentiment de tristesse et pourquoi pas de regret face à la mort qu'il a contribué à donner. Cela ne peut être que par le dépassement de nous-mêmes que l'on parvienne à transformer la mort en victoire, l'animal en mythe, l'homme en héros.

Malgré ce temps passé aux choses de la vénerie, je n'avais pas pour autant perdu le sens de la contemplation, je n'avais pas perdu l'intérêt d'observation des choses naturelles mais j'avais gagné en plus une connaissance pratique fondée sur l'expérience et bien entendu, j'avais gagné la confiance et l'affection de toute une meute de merveilleux compagnons. Je n'avais sincèrement pas l'impression d'avoir trahi une cause, je l'avais seulement dirigée, enrichie, mais certes modifiée et compliquée.



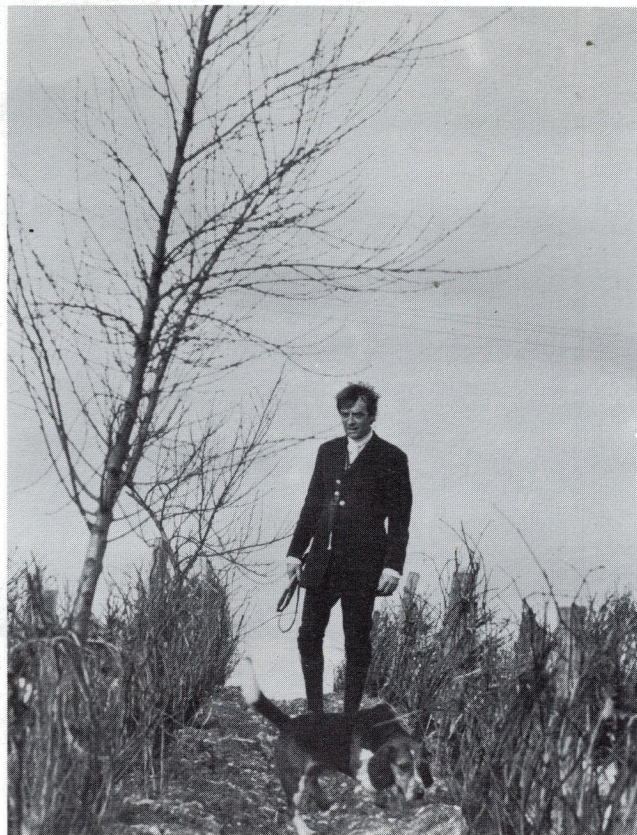
LIEVRE. Photo équipage.

Dans un équipage, l'esprit d'équipe, je ne dis pas de club est indispensable. Chaque membre doit endosser le nom de son équipage, comme un footballeur endosse son maillot. Il doit poursuivre le même but en même temps; c'est-à-dire qu'il faut comprendre vite et anticiper plus vite encore. Pour parvenir à cela, la cohésion devrait être constante. C'est grâce à cette recherche unitaire et perspicace, grâce à l'application d'un esprit de synthèse et grâce également à l'attention sans cesse accrue et renouvelée, portée aux chiens et à leur comportement, que les hommes peuvent perfectionner leur expérience, augmenter leurs connaissances et limiter leurs bévues.

Dans un domaine où l'empirisme et l'intuition sont les règles, où l'erreur est constante et grave lorsqu'elle contribue à tromper les chiens, dans un domaine où les meilleurs peuvent abuser les autres en toute bonne foi, la notion d'équipe dans la discrétion, j'allais dire dans l'humilité, est indispensable; elle limite l'erreur d'un seul jugement souvent hâtif et passionné.

Vous me demandez de vous parler des chiens, comment ils ont évolué, ce qu'ils sont devenus. Eh bien, après plu-

sieurs voyages en Angleterre, j'avais ramené des origines très diversifiées (Trinity Foot, Aldershot, Middle Essex, North and Sussex, etc.), et de qualité. Après avoir élevé sur ces origines anglaises de chasse incontestées, je me suis heurté à des conceptions de standard différentes en France ce qui m'a valu de nombreuses critiques et quelques « mises en pénitence » dans les jugements officiels où priment avant tout les critères morphologiques; l'essentiel était, sans doute, qu'au niveau de la chasse j'avais un lot de chiens actifs et infatigables.



SARRAZIN, le dernier espoir du Maître d'Équipage. Photo équipage.

Nous prenions entre cinq et douze lièvres par an; malgré tout, je commençais à penser qu'en France, le beagle n'était pas le type de chiens parfait pour prendre régulièrement des lièvres à courre. Les Anglais chassent sur des territoires où les espèces animales sont séparées. Ils ne chassent pas un lièvre là où il y a des chevreuils ou des cerfs. Les beagles sont des chiens très chasseurs, trop chasseurs. Ils ne se fient qu'à leurs instincts. Ce ne sont pas des chiens d'ordre. Au chenil, ils sont très disciplinés, facilement sous le fouet. J'étais



Départ du Rendez-vous à Boux - Nièvre - Photo équipage.



Défaut à l'eau. Photo équipage.

parvenu à avoir un lot de chiens très maniables dans les manifestations mais sans sérieux à la chasse sauf deux ou trois exceptions. Leur tempérament nerveux à l'excès en fait des chiens difficilement servables.

La technique anglaise du beagling est très au point et les 20 à 25 couples répandus dans le bocage sont parfaitement encadrés par des athlètes de la course à pied qui sans cesse remettent en paquet au risque de changer fréquemment d'animal, ce qui n'a pas d'importance, car l'animal doit être pris de vitesse, étouffé rapidement. Il n'y a pas beaucoup de place dans cette technique favorisant le travail en « grands forlongers » ou permettant l'approfondissement d'un défaut laborieux. De plus, leurs lièvres de plaine sont des animaux plus faciles, moins résistants dans l'ensemble que les lièvres français ; cela est sans doute dû à l'environnement, aux diversifications et à la richesse des cultures qui favorisent le sédentarisme des animaux. Les beagles anglais s'accrochent difficilement à une voie qui se dérobe,



Le Maître d'Équipage en pleine action. Photo équipage.

ils cassent très vite et deviennent volages, ils ne font que très péniblement leur retour, par contre ils enveloppent très loin devant, ce qui sur des territoires vifs, ne pardonne pas. Le plus souvent un lièvre se perd derrière et cette vénerie implique des qualités souvent contraires : sérieux, application, chiens collés et de tempérament plutôt froid. J'ai cherché à infléchir dans ce sens l'élevage actuel en gardant les meilleurs sujets et en essayant de constituer un lot plus souple. En augmentant la taille, j'ai cherché à augmenter également la qualité de nez. Les exemples ou les avis de mes amis veneurs de qualité et d'expérience, La Bouillerie, Frachon, Vogüé, m'ont orienté dans ce sens. Grâce à la gentillesse d'Olivier et Patrice de la Bouillerie dont la réussite n'est plus à évoquer, j'ai récupéré des origines de leur lot et j'ai commencé à moduler l'élevage vers un type de chiens dit petit Anglo-Français. Cette amélioration et cette sélection en fonction des qualités de chasse sera sans doute sans fin, car un lot peut toujours s'améliorer. Il faut se débarrasser de tout chien qui n'apporte pas sa contribution effective.

Il vaut mieux huit chiens moyens que vingt médiocres. Il faut donc élever sur de bonnes origines et constituer une pyramide d'âge dans laquelle les chiens de trois ans représentent le « fond de meute ».

Dans tous ces aspects cette vénerie est liée à la notion de difficulté : dans l'élevage et la sélection, difficulté sur le terrain, difficultés encore au niveau de l'équipage et de sa participation ou dans la recherche de territoires appropriés où le change ne bondit pas à chaque haie ou à chaque sillon.

Les territoires ont effectivement une grande importance sur la qualité de la vénerie pratiquée, ce qui convient le mieux est certainement le bocage et de toute façon un territoire équilibré en pâtures, bois et cultures. Les grandes plaines céréalières sont très souvent à exclure, la quantité d'animaux étant trop importante et les voies de contact et d'air souvent inexistantes à cause des labours ou des traitements. D'autre part, les animaux souvent chassés à vue très longtemps détériorent les qualités d'application des chiens qui lèvent toujours la tête pour apercevoir l'animal fuyant. Pendant six ans l'équipage s'est exclusivement déplacé dans toute la France selon les invitations. Les déplacements ont été essentiels, ils ont resserré les liens de l'équipage et favorisé l'adaptation de chiens à des types de pays différents, ils ont enrichi les hommes par la diversité des contacts et permis d'établir de nouvelles amitiés. De plus, ils cassent les habitudes, donnent plus volontiers une impression d'aventure et entretiennent cette curiosité de la découverte qui faisait dire à Jean Cocteau que celui qui l'avait perdu avait perdu le sens de la vie.

Nous avons eu plus tard, la chance d'acquérir un territoire de base constitué par la forêt d'Orry où nous avons repris l'ensemble de la chasse. Cette chasse, l'entretien du chenil et de la meute sont confiés à un homme de grandes qualités de probité, de dévouement et d'une particulière compétence ; ancien professionnel du Rallye Vallières, Président de chasse pendant longtemps, je ne peux parler de l'équipage sans évoquer ma gratitude et ma confiance à M. Maurice Crosnier. Cette portion de forêt à une superficie de 600 hectares et grâce aux invitations données aux chasseurs à tir nous pouvons chasser en débucher sur une surface égale. C'est un territoire néanmoins difficile car le grand gibier y est présent ainsi qu'une grande quantité de lapins. Nous ne prenons qu'un ou deux lièvres par an et nous y effectuons une quinzaine de sorties. Récemment, nous avons conclu d'autres accords dans l'Yonne où nous chassons dans la forêt d'Hotte et dans les plaines et bois de l'Au-



Max DELACOMMUNE, un des piliers de l'équipage. Photo équipage.

be. Malgré cela, et les équipages de lièvres connaissent tous ces difficultés, les débuts de saison et la comptabilité avec la chasse à tir sont toujours compliqués. Ce qui est certain, c'est que nous avons besoin plus que les équipages de grande vénerie de la tolérance, de la compréhension et de l'acceptation de la vénerie du lièvre par les chasseurs à tir; c'est pourquoi il serait souhaitable de voir figurer au sein des fédérations départementales beaucoup plus de veneurs.

A la veille du dixième anniversaire de l'équipage je voudrais mettre l'accent sur l'engouement et sur l'évolution constante que subit la vénerie du lièvre. Un nombre sans cesse croissant de certificats est demandé chaque année et cela représente le sang nouveau de la chasse à courre. Cette forme de chasse aura l'audience du public car elle catalyse l'enthousiasme des jeunes et des sportifs et représente une prédation nulle au niveau national (peut-être 300 lièvres par an); elle confirme enfin l'intérêt porté à notre époque aux chiens et en particulier aux chiens courants. Enfin, elle développe sans réserves ni limites les meilleures qualités physiques et morales de l'homme : résistance, persévérance, courage et loyauté; il n'en faut pas plus pour lui assurer au sein de la Société de Vénerie et des chasseurs aux chiens courants dans leur ensemble une place de premier plan.

La Vénerie a passé des siècles, elle en passera sans doute d'autres si elle ne se laisse pas aller vers la décadente facilité. Elle a compris, en tout cas complètement, que les nécessités de construction et de cohésion étaient une évidence. Au cours de ces dernières années les responsables de la Vénerie ont favorisé l'éclosion de la vénerie du lièvre et sa représentativité au sein des conseils. Cette vénerie du lièvre doit par la qualité de ses objectifs et par la valeur des hommes qui dans l'ensemble la constituent éclairer l'ensemble de la chasse de l'intérieur par cette double notion d'idéal et de persévérance. Les veneurs de lièvres, malgré les difficultés



Départ pour le lancer en forêt d'Orry-la-Ville. Photo équipage.



Le temps des Beagles - Dissay 76. Photo équipage.

très vives qu'ils rencontrent, conservent cette conviction et cette volonté d'exister qui sont les garants du respect de leur démarche, de leur animal, de la nature, de leurs amis et de leur groupe qui se nomme « Vénerie » en général et pour lequel ils sont capables de donner le meilleur d'eux-mêmes.

Philippe VERRO - Senlis - Octobre 1979

Le Rallye Hardi Beagles - Musée de Senlis - 1979
Photo courtoisie équipage.

Cette illustration est en vente au prix de 20 F à nos bureaux - ou 25 F par envoi postal, payable à la commande.
